

Réflexions sur l'action libertaire dans les usines

Noir & Rouge, n°6, mars 1957, Schumack (Jean-Max Claris)

Pour consulter de nombreux numéros, aller sur ce site:

<http://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article635>

L'influence libertaire sur les masses ouvrières est en recul. Cette influence, qui était grande et constituait l'âme du syndicalisme, n'a pas su se maintenir et faire tache d'huile. Bien au contraire, force nous est de constater que l'affaiblissement de cette influence s'accompagne d'un embourgeoisement moral et politique des syndicats, d'une perte de confiance des ouvriers dans leur émancipation collective et du développement, en France tout au moins, d'une tendance individualiste ouvrière de caractère petit-bourgeois.

Constatant cet état de chose certains militants libertaires peuvent céder au découragement, douter de la possibilité de la Révolution, et se réfugier soit dans des tours d'ivoire pour y cultiver entre initiés la fleur rouge de l'anarchie « pure », soit se diluer dans des activités syndicales de caractère réformistes qui, à longueur de réunions paritaires, à force de contempler les 213 articles, de peser le pour et le contre et de siéger à la gauche du président (directeur général) du Comité d'Entreprise, aboutissent à un certain aménagement « social » anti-révolutionnaire, dans lequel les quelques énergies ouvrières s'engluent, prisonnières qu'elles sont de la légalité, des commissions de conciliation, des syndicats etc.

Cependant un bon nombre de militants libertaires refusent d'abandonner la propagande au sein des masses, considérant qu'elle est la première tâche des anarchistes révolutionnaires.

Parmi les différentes causes de l'affaiblissement de l'influence libertaire chez les ouvriers, l'une, et non des moindres, est là faiblesse des effectifs libertaires ouvriers.

En France les anciens militants anarchistes ou anarcho-syndicalistes qui avaient impulsé le mouvement ouvrier n'ont pas été relevés en nombre et en qualité par de jeunes militants ouvriers. Quelques-uns parmi les militants anarcho-syndicalistes ou même anarchistes révolutionnaires, croyant parfaire leur formation libertaire individuelle, se rapprochèrent des idées « an-archistes » individualistes de Stirner, lesquelles souvent mal assimilées les amenèrent à rechercher d'abord leur épanouissement personnel les soustrayant par-là même à la lutte pour l'émancipation collective de leur classe.

La lutte anarchiste dans les usines depuis 10 ans

Les militants ouvriers anarchistes révolutionnaires sont donc peu nombreux. Cela leur fait une obligation de rechercher sans cesse les méthodes les plus efficaces d'action ouvrière.

Faute d'une remise en question permanente de nos méthodes de lutte, d'une étude approfondie de l'évolution des structures sociales, de la psychologie ouvrière, du problème des bureaucraties syndicales, et d'une compréhension suffisante de la conjoncture économique, l'effort — souvent démesuré par rapport à leur nombre — des militants anarchistes pendant ces 10 dernières années, se solde par un demi-échec.

Demi-échec et non échec total si l'on considère que, par leur action, ces militants ont souvent su s'attirer la sympathie de jeunes ouvriers dont certains sont devenus par la suite des militants anarchistes.

Mais échec total, si l'on considère que la tâche principale du militant était de faire rayonner dans la collectivité ouvrière une conscience de classe plus volontaire et plus lucide, seule capable de donner un sens révolutionnaire à la juste révolte des travailleurs face aux conditions de vie qui leur sont faites.

En effet, si l'on cherche à faire le bilan de l'action militante, des anarchistes et anarcho-syndicalistes dans les usines depuis la « Libération » que constatons-nous ?

— Le plus souvent le militant anarchiste a fait de la propagande anarchiste au sein de la section syndicale du syndicat le plus « représentatif » de son entreprise (soit F.O. Soit la C.G.T., toutes deux bureaucratiques, réformistes et politisées). Son action soit n'a été profitable qu'à la gloire de l'étiquette (C.G.T. ou F.O.) sous laquelle il luttait, soit l'a fait mettre à l'index par les bonzes syndicaux qui recourent à toutes sortes de calomnies pour « démolir » un gars dont l'action et les arguments trouvent un écho dans la masse ouvrière.

— Le militant anarcho-syndicaliste, lui, a lutté sous l'étiquette C.N.T., concurrençant à découvert les grandes confédérations. Une telle lutte ne pouvait qu'échouer si l'on considère qu'un syndicat n'existe qu'en fonction de la masse qu'il impulse. Le petit nombre des militants cénétistes, un certain manque du sens des réalités qui les amenait à défendre des mots d'ordre, parfaitement justes et révolutionnaires certes, mais rendus totalement démagogiques par l'écart qui les séparait de la psychologie des ouvriers et de leurs facultés de compréhension, vouèrent cette tentative de renouveau anarcho-syndicaliste à l'échec. Les calomnies des cégétistes et F.O. ne leur furent pas épargnées et ils n'ont, en fait, jamais pu avoir d'influence réelle sur les ouvriers — (exceptons toutefois certains secteurs, comme le bâtiment, où parfois l'esprit libertaire subsiste encore).

— D'autres camarades, conscients des difficultés du moment, mais résolus, cependant, dans leur volonté d'action concrète, improvisèrent des tactiques d'agitation qui parfois portèrent leurs fruits, mais échouèrent trop souvent en raison du manque de confiance de l'organisation anarchiste envers des méthodes de lutte nouvelles échappant à ce qu'on pourrait appeler la routine anarchiste ¹]. — (Pourtant, ces camarades, même s'ils pouvaient commettre des erreurs, n'en recherchaient pas moins, sans attenter le moins du monde aux principes libertaires, les formes les mieux adaptées à un combat révolutionnaire de classe).

Quelle que soit la forme de lutte adoptée par le militant en usine, celui-ci, dans le meilleur des cas, aura été considéré par les ouvriers comme un bon camarade, mais aussi comme un « original », différent d'eux-mêmes, et ils l'auront admis mais sans subir son influence. Pas plus que la propagande courageuse du militant isolé la création de syndicats « minoritaires » ou la tentative de noyautage de section syndicale n'ont donné de résultat concret.

¹ Le lecteur pourra se trouver étonné de la formule « routine anarchiste ». Tant mieux, car en y réfléchissant mieux il s'apercevra que trop de camarades se contentent, en matière de lutte ouvrière, de formules toutes faites qui étaient sans doute valables il y a 50 ans, ou même plus récemment en Espagne, mais qui, dans la conjoncture sociale actuelle, se trouvent privées de toute résonance dans le prolétariat. L'anarchisme révolutionnaire, ne peut, croyons-nous, servir la classe ouvrière que s'il est capable de présenter toujours un bilan d'expériences et de faits concrets dans la perspective de la révolution. Il lui faut, pour cela, tenter beaucoup, et tirer chaque fois les conclusions, bonnes ou mauvaises de ses expériences. Bref, il lui faut être vivant et intégré à la classe ouvrière et non plus se contenter d'opposer aux faits des solutions qui n'y sont plus adaptées.

À la recherche d'une méthode

Il nous semble nécessaire de reposer tout le problème du militantisme en usine. C'est un problème essentiel et il nous faut revoir toutes nos habitudes, toutes nos méthodes (notre absence de méthode devrions-nous dire). Si nous ne sommes pas capables de jeter les bases d'une efficacité anarchiste dans les usines, nous demeurerons une chapelle sans aucune utilité sociale.

Essayons de voir ce que pourrait être une (et non la) méthode anarchiste efficace, compte tenu du fait, que le militant anarchiste et généralement seul dans son atelier ou son usine, compte tenu également de la tendance individualiste grandissante dans la classe ouvrière française (Heures supplémentaires, scooter, télévision, maison de campagne...) et des restes d'organisation et d'influence des syndicats bureaucratiques souvent encore puissants en province.

— En premier lieu l'ouvrier anarchiste devrait consacrer dès son embauchage tout le temps nécessaire à l'étude du milieu que constitue l'usine où il va travailler, faire parler les ouvriers et les classer selon la réceptivité qu'ils peuvent avoir aux positions de classe.

— Durant toute cette période préparatoire le camarade n'exposerait que la partie de ses idées qui peut être comprise par les ouvriers sans jamais préciser qu'il se rattache à l'anarchisme ce terme, mal compris des ouvriers français, soulevant toujours des discussions stériles ou engendrant des malentendus. En effet, et cela a été dit lors du Congrès de Mâcon, l'important n'est pas que telle ou telle étiquette d'organisation ou de pensée ait la faveur des ouvriers, mais que la vérité et les idées fassent leur chemin dans les consciences.

— D'une façon générale le militant anarchiste n'a pas intérêt à marquer toute la distance qui sépare ses conceptions de celle du militant ouvrier où il milite. Il doit être parmi les plus capables de sa catégorie professionnelle et surtout bon camarade. Il lui faudra s'intégrer dans la psychologie de ses camarades de travail, car c'est en entrant, par exemple dans une discussion et en l'élargissant, en apportant des vues qui, en restant proches des préoccupations des compagnons, sont orientées dans la perspective libertaire qu'il peut être compris.

La grosse erreur que nous avons toujours commise est de nous séparer des ouvriers d'abord en nous présentant comme anarchistes avant d'avoir fait comprendre l'anarchisme. L'anarchisme ne pouvant être assimilé d'un seul coup par les ouvriers, il ne faut pas tenter de l'expliquer en bloc ce qui a pour conséquence finale d'en écarter les ouvriers.

Exemple : Dans une discussion où les ouvriers parlent du chef d'équipe, le militant qui intervient et parle de suppression de la hiérarchie des salaires choque la morale des ouvriers, crée une scission entre eux et lui, et son point de vue, pourtant juste, ne pénètre pas dans la pensée de ses interlocuteurs. Parce que le militant veut aller trop vite. Nous avons tous fait de ce genre d'erreurs.

Au contraire le militant qui dans une telle discussion fait réfléchir les ouvriers sur la paye du chef, sur son rôle et les amène à convenir qu'il devrait y avoir moins d'écart entre celle-ci et la leur déclenche une réflexion chez les ouvriers, réflexion qui fait son chemin. Par la répétition de telles amorces de réflexion il fait un travail beaucoup plus éducatif et, de plus, gagne la confiance de ses camarades sans être considéré comme « un chic type mais une bête curieuse ».

Si l'on n'a pas le tempérament d'agitateur (facilité de prise de parole, quel que soit le nombre d'auditeurs, choix des arguments qui portent, système de pensée en alerte permettant de « démolir », sitôt énoncé, l'argument du contradicteur, etc.), il ne faut plus se présenter à découvert comme anarchiste.

Alors, nous dira-t-on comment faire de la propagande si l'on ne se déclare pas anarchiste ?

Le tout est de s'entendre sur ce que nous appelons propagande. Or il nous semble plus utile de créer des réflexes et d'engendrer une prise de conscience collective dans la perspective révolutionnaire, par des actes, que de répéter sans cesse les mêmes arguments auprès d'une classe ouvrière qui, dans une situation historique donnée, n'éprouve pas la nécessité de les entendre.

Car telle est la réalité.

Il semble qu'en 1957 — où l'on constate la faillite et la dégénérescence de tout ce qui, il y a 50 ans encore, pouvait être compris comme éléments d'émancipation ouvrière, et en premier lieu les syndicats — il faille repartir à zéro, tourner le dos délibérément aux structures en faillite et chercher les nouvelles voies de l'organisation de classe des travailleurs pour cette révolution sociale qui reste à faire.

Pour cela une voie nous semble possible actuellement, dans les grandes usines notamment, c'est l'action « en franc-tireur » du militant, aussi bien à l'égard des bureaucraties syndicales ou politiques, qu'à l'égard de la maîtrise et du patronat.

Expliquons-nous.

Soit, par exemple un atelier de métallurgie, comportant 100 ouvriers, des délégués syndicaux C.G.T. et un F.O., quelques éléments F.O. et C.F.T.C., 80 inorganisés — situation courante dans la région parisienne —. Le militant anarchiste nouvel embauché va-t-il déclarer : « il n'y a rien à foutre avec ces gars-là » et grossir les 80 % d'inorganisés en choisissant un ou deux de plus perméables à nos idées et en les « travaillant au corps » ? Ou bien, selon la « morale » syndicale, considérera-t-il de son devoir de se syndiquer et grossir les 20 % qui font du « syndicalisme » en se débinant les uns les autres pour des questions d'étiquettes confédérales et en se concurrençant pour savoir qui, des « cocos » ou des « libres » pourra inscrire à son actif la réfection des douches ?

Nous avons trop connu ce genre de faux dilemme, qui doivent d'ailleurs bien amuser les patrons à l'heure du whisky-soda.

Non, selon nous — et même tout seul — le militant anarchiste doit pouvoir faire le plan de son attitude et de son action. Il est surtout important de ne pas se laisser aveugler par ceux qui cherchent à faire croire qu'en agissant ainsi ils font tout ce qu'il y a à faire. — Ceux qui monopolisent la revendication pour mieux la canaliser dans les voies réformistes.

Le but pour l'anarchiste est de faire qu'un nombre toujours plus grand de ses camarades de travail reprennent ou trouvent leur dignité d'ouvrier et la nécessité de la solidarité qui doit les lier, afin qu'eux-mêmes prennent leur défense en main.

Notre militant, donc, devrait s'intéresser à tout, mais se garder de positions trop tranchées, sauf bien sûr à l'égard de ceux dont la présence nuit aux ouvriers.

Chaque discussion, chaque petit incident d'atelier devrait être pour lui motif à élargissement du débat par des commentaires, des arguments éclairant le problème, mettant en valeur un aspect ou une conséquence que les délégués ou les chefs s'appliquaient à camoufler. Tout ceci, fait avec discernement permet de trouver une approbation de la part d'un grand nombre. Et ce sont ces petites approbations sur des petits incidents qui font finalement penser : « ce gars-là ne se trompe jamais alors qu'Untel, délégué, nous avait dit... »

Et c'est cela la vraie influence — c'est un « jeu de patience » — Toutefois le militant ne peut se borner à cette action quotidienne.

Il peut bien souvent créer un climat, une ambiance de résistance, dans son atelier.

Pour cela ce sera l'aspect « clandestin » de son action. Une inscription à la craie sur une machine, un tract manuscrit ou dactylographié, voire un bulletin régulier glissé dans un tiroir ou un vestiaire avant l'heure de la prise, peuvent, s'ils sont rédigés avec adresse, parfois même sur un mode humoristique avoir une grande portée. (Une plaisanterie soulignant le ridicule de tel chef devant qui beaucoup tremblent, peut, dans certains cas devenir un « dada »

d'atelier et quand les ouvriers se mettent à rire d'un chef, c'est souvent son autorité même qui est en perte de vitesse, ce qui encourage les ouvriers à aller plus loin...)

Cette tactique « clandestine » offre de nombreux avantages au militant isolé (à condition bien sûr qu'il n'avoue pas être l'auteur de ces manifestations, qu'il ne soit pas pris sur le fait, etc.)

Parmi ces avantages le militant a celui d'assister aux réactions des ouvriers à la lecture d'un tract dont il est l'auteur anonyme, rien ne l'empêchant d'ailleurs de donner lui aussi son avis sur le contenu du tract ou de l'inscription. L'étude répétée des réactions des ouvriers, permettra au militant de déceler ceux des ouvriers qui sont le plus souvent d'accord avec ces petites actions.

À la longue il lui sera possible de découvrir une partie de son jeu à un camarade de travail qui se sera révélé le plus approbateur des positions de classe diffusées par ce procédé.

Bien sûr l'action « clandestine » du militant ne peut s'arrêter là et c'est à lui d'étudier toutes les possibilités. La machine de l'ouvrier qui dépasse la norme demandée, faisant en cela du tort à tous, est justiciable de poudre d'émeri dans les carters d'huile ou de toute autre intervention discrète du militant tendant à ramener la brebis égarée dans un rythme de production plus conforme aux intérêts bien compris de la collectivité...

Réfléchissons à la psychose d'action que peut, par son travail clandestin, créer le militant seul dans un atelier.

Tout le monde est habitué à deux sons de cloche en usine : le baratin patronal et le (ou les) baratin syndical (et principalement stalinien).

Que des mots d'ordre ou des positions de classe se fassent jour, sans que l'on sache exactement d'où ils viennent, est de nature à attirer l'attention de tous. Ce qui inquiétera la maîtrise, la direction et, à d'autres titres les bureaucraties syndicales, et ce qui encouragera les ouvriers ce sera la croyance qu'ils ont affaire à un groupe clandestin.

Vers des cellules d'agitation

Le schéma qui précède peut sans doute donner des possibilités d'agitation au militant isolé, qui s'il s'en tenait à la « méthode » traditionnelle se trouverait quasi paralysé.

Toutefois cette action aux conséquences collectives, si elle s'arrêtait là ne demeurerait en fait qu'une action individuelle amplifiée par un procédé particulier. Le militant anarchiste devrait donc :

— D'une part rendre compte de son action, de ses résultats devant les camarades de son groupe local, ou dans les organes intérieurs de son organisation, ceci aux fins de confrontation des expériences, analyse et critique collectives avec ses camarades anarchistes ;

— D'autre part, sur le lieu de travail, tendre à créer par son action les possibilités propres à organiser les quelques ouvriers qui puisent dans une conscience de classe et non dans une fidélité politique, une volonté de lutte.

Là où un militant travaillant avec méthode, aura pu trouver un sympathisant actif qu'il aura mis particulièrement dans le secret, les possibilités d'agitation se trouverait doublées...

Le but vers lequel le militant devrait tendre, dès lors, sera de constituer une cellule ou groupe, qui continuerait l'agitation par la méthode envisagée plus haut, tout en se préoccupant de plus en plus de l'étude de la situation économique de l'entreprise, de son organisation technique et administrative, ceci afin d'être capable le cas échéant de se dévoiler ou seulement certains de ses membres à l'occasion d'une grève prévue et organisée à l'avance, afin qu'elle ait toute chance de réussite.

De même, dès qu'il y aura groupe ou cellule les possibilités de gestion directe ouvrière devrait être étudiées dans leurs moindres détails. Car ce sont elles qui conditionnent la Révolution, le fait insurrectionnel n'étant qu'une explosion meurtrière sans lendemain et dont le peuple fait les frais, s'il n'est pas la conséquence d'une volonté et surtout d'une organisation des producteurs les rendant capables de mettre en place immédiatement un système coordonné de production-répartition sans compromettre la défense armée.

Or si on admet comme possible la tactique exposée plus haut on doit logiquement envisager l'établissement, par la suite, de liaisons, de confrontation des expériences entre ces cellules — Ceci, bien entendu, à la condition que chaque cellule de travail ait pour point de départ un militant de l'organisation anarchiste-communiste spécifique afin de tuer dans l'oeuf toute tentative de mainmise ou noyautage qui pourrait être le fait de militants de partis politiques ayant des objectifs étrangers aux seuls intérêts de la classe ouvrière.

— - ; - ; —

Le but de cette tactique étant la reprise et l'extension de la lutte de classe et l'organisation des ouvriers pour la révolution, dans la mesure où les cellules grossiraient en nombre et en influence elles seraient amenées à dévoiler leur existence, mais du fait que leur action n'aura été guidée que par une politique de classe et non une politique de parti, elles devraient apparaître aux yeux des ouvriers comme leur organisation de classe, futur « syndicat de producteurs » au sein de laquelle ils choisiraient, par consultation démocratique leurs délégués tant pour un comité de grève que pour un conseil ouvrier.

— - ; - ; —

Notre propos n'est pas de donner la recette de la révolution.

Il est, bien sûr, facile de pousser une idée et de lui faire faire la révolution... sur le papier.

Le schéma que nous avons présenté est bien incomplet et il reste beaucoup à dire.

Il aura sans doute l'approbation de certains camarades qui considéreront comme possible la mise en pratique de cette méthode dans les conditions de travail où ils se trouvent.

D'autres, plus nombreux, le rejeteront sans doute comme inapplicable à leur situation personnelle ; ou bien en fonction de leur attachement à la formule traditionnelle de lutte au sein des syndicats, ou encore parce qu'ils auront expérimenté une méthode proche de celle exposée sans en obtenir de résultat concret.

À ceux-là nous dirons que de telles cellules existent qu'elles ont déjà enregistré certains succès, qu'elles font un travail sérieux, mais qu'elles n'ont, de notre point de vue qu'un défaut : celui de ne pas être le fait de militants libertaires.

Quoi qu'il en soit il nous semblait urgent d'ouvrir une discussion sur la lutte ouvrière, comme urgente est la nécessité de confronter les expériences en ce domaine tant des militants que des sympathisants ou lecteurs travaillant en collectivité.

Que les camarades non-membres des GAAR [groupes anarchiste d'action révolutionnaire] n'hésitent pas à entrer en correspondance avec nous sur ce sujet. L'attitude et l'action des ouvriers libertaires doit être coordonnée et résulter de l'étude collective de tous les problèmes qui se posent à la classe ouvrière compte tenu des particularités qu'offrent les entreprises, les industries, la situation géographique, etc.

Pour terminer nous livrons à la méditation des camarades la statistique suivante qui constitue en quelque sorte la feuille de température de la combativité ouvrière de ce pays:

| Année | Nombre de journées de travail chômées pour fait de grève |
|-------|--|
| 1920 | 23 millions |
| 1947 | 14 ” |
| 1950 | 11,7 ” |
| 1951 | 3,5 ” |
| 1952 | 1,7 ” |
| 1953 | 9,7 ” |
| 1954 | 1,4 ” |
| 1955 | 3 ” |
| 1956 | 1,4 ” |

La comparaison du nombre de journées de grève de 1920 (23 millions) avec celui de 1956 (1 million 4) se trouve encore aggravée si on considère qu'en 1920 les mouvements revendicatifs n'étaient généralement motivés que par des objectifs de classe, alors qu'en 1956 sur 1 million 400.000 journées chômées il y a lieu d'en soustraire un nombre important comme résultant d'agitation artificielle menée par des partis dits ouvriers pour des objectifs qui leur sont propres ainsi qu'une accumulation de débrayages sporadiques ou grèves d'avertissement, catégorielles, tournantes, toutes actions plus ou moins suivies par les ouvriers qui les savent inefficaces.

Devant une situation aussi catastrophique, la lutte anarchiste ne peut plus être laissée à l'improvisation personnelle des ouvriers libertaires disséminés dans des entreprises différentes et peu nombreux.

Il est temps de nous organiser pour être plus efficaces.

Schumack